

Le service de réanimation, espace technique et mythique

Cécile Guilbert

Fin mars 2008, alors que je venais de publier *Warhol Spirit* et me sentais enfin débarrassée de la présence spectrale et vampirique de Warhol qui avait hanté mon existence pendant près de trois ans, Nicolas, mon mari, a été victime d'une « cellulite cervicale », infection gangréneuse frappant la zone du cou suite à l'attaque d'une bactérie logée dans une glande salivaire. Opéré d'urgence, il fut aussitôt plongé dans un coma thérapeutique de longue durée en réanimation, unité de soins dont j'ignorais presque tout mais dont la puissance «prométhéenne» m'a immédiatement fascinée.

Si *Réanimation*, récit tiré de cette expérience, est à la fois une lettre d'amour, une méditation sur les pouvoirs de l'art et de la médecine, les pièges de l'image et les sortilèges de l'imagination, le temps et l'espérance ; s'il s'attache à revisiter la mythologie grecque et différents contes de fées où le sommeil et la mort échangent leurs apparences trompeuses sur fond de rêves heureux ou de cauchemars, ce texte ne cesse également d'interroger, à travers les perceptions, les sensations et les réflexions de la narratrice, un point central :

la nature profondément ambiguë de ce service hospitalier de soins intensifs qui, en raison des procédures thérapeutiques dispensées au patient comme des messages subliminaux adressés au visiteur, participe d'une réalité à la fois technique et mythique. Et c'est sur cette nature dont l'impact sensoriel, intellectuel, émotionnel et spirituel s'est avéré si fécond pour la narratrice de *Réanimation*, que je souhaite revenir aujourd'hui.

Pénétrer dans un service de réanimation, c'est d'abord être assailli, tous sens confondus, par un vrac de perceptions prosaïques où se condense l'ordinaire de la réalité hospitalière : lumière crue des néons, odeurs de désinfectant et de café, ronronnement des appareils électriques, charriots remplis de linges souillés, ballets des infirmiers, etc. Puis très vite, la chambre isolée du patient signale l'entrée dans une autre dimension matérielle, troublante à trois titres.

Trouble d'abord de vérifier que les techniques de réanimation opèrent au centuple ce qui fait l'essence de la médecine : considérer la vie non au sens de l'existence mais seulement du *bios* ; ne traiter l'être humain qu'en fonction des paramètres biologiques auquel il se réduit momentanément : organes, cellules, interaction des différentes fonctions physiologiques. Une réalité décuplée puisque passif par définition, le corps inerte et insensible du comateux (il s'agit

en fait d'une sédation profonde de type anesthésie générale) que les infirmiers manipulent comme une poupée, dont ils déplient ou replient les membres à leur guise, à qui ils lavent les cheveux et coupent les ongles, est ici la proie de multiples techniques invasives, sortes de "cambriolages" incessants de son intériorité devenue en surface un « échangeur où l'oxygène, les sédatifs et les briques multifibres qui entrent sont aussi capitales que les culots sanguins, les globes urinaires, les sécrétions bronchiques et les purulences qui sortent : corps-carrefour de fluides et liquides auquel n'appartient plus rien. »

Trouble ensuite quant au protocole thérapeutique, en l'occurrence celui, spécifique, de la cellulite cervicale. En effet, suite à l'incision du cou pratiquée durant l'opération pour racler les tissus infectés et éliminer ceux qui sont nécrosés, cette plaie de vingt centimètres est maintenue béante sous une collerette de pansements afin que le patient soit traité matin et soir aux blocs opératoire où l'on continue à éliminer les tissus morts, poser des pansements curatifs et des drains. En réalité, des mains gainées de latex se glissent à l'intérieur du corps, écartent et distendent la peau comme du caoutchouc, remontent jusqu'aux tempes et descendent jusqu'au thorax... Des procédures qui forcent à la représentation de l'impossible : voir l'intérieur du corps vivant tel un écorché de planche anatomique.

Trouble enfin, et surtout, devant l'hyper-technicité de la

médecine de pointe déployée dans ce service : respirateur, tuyaux, sondes, perfusions, capteurs, câbles électriques, boîtiers électroniques, oxymètres, scopes – tout un attirail technique au croisement de l’inhumain et du surhumain. Car un être cher, naguère encore doté de regard, de parole, de mouvement, d’expression (c’est-à-dire d’esprit et d’âme) est devenu un “corps-machine”, presque un robot, sorte de *cyborg* ou de *zombie* convoquant spontanément toutes sortes d’images et de réminiscences : Frankenstein, *Métropolis*, etc.

Choc, donc, face à cette hybridation insolite de l’organique (chaud, sanglant, charnel) et de la technique (froide, désincarnée) qui tire le sujet vers la dépersonnalisation, la “dé-subjectivisation”, la pure *matérialité* de son corps. Ce qui n’entre nullement en contradiction avec le fait que le personnel soignant se montre indéfectiblement soucieux de son confort, de son intégrité, de sa dignité, etc.

Or pour paraphraser Heidegger affirmant que « *l’essence de la technique n’est absolument rien de technique* », n’étant pas seulement un « *moyen* » mais un « *mode de dévoilement* » en rapport avec la « *vérité* », la réanimation n’est pas seulement une instance instrumentale, un lieu où se produisent des soins : c’est aussi un espace *méta*-physique où se rappellent à l’esprit toutes sortes d’images sacrées et mythes.

Si l'on suit Giorgio Agamben définissant « *la religion comme ce qui soustrait les choses, les lieux, les animaux ou les personnes à l'usage commun pour les transférer au sein d'une sphère séparée* », la réanimation semble au sein de l'hôpital un lieu sacré car spécial, à part, régi par des protocoles spécifiques, qu'il s'agisse des heures réduites de visites ou de sa nature de bunker (comme le bloc opératoire et la morgue).

Et parce qu'elle est le lieu de l'indétermination entre vie et mort, un sas entre conscience et inconscience, présence et absence, la réanimation est le lieu de toutes sortes de questions métaphysiques en forme d'oxymore. S'y joue-t-il pour le patient une vie mourante ? une mort vivante ? qu'est-ce alors que la vie ? et la mort ?

Reposant sur les respirateurs mécaniques et les techniques d'intubation trachéale (puisque la respiration est la seule fonction vitale dont la privation quelques minutes suffit à entraîner la mort), la réanimation opère à partir d'un invariant universel. "Réanimer" ne vient-il pas étymologiquement du latin *anima* signifiant « âme », « souffle de la vie » ? Et de même que la *psychè* grecque équivaut au *nephesh* hébreu, au *prâna* sanscrit, au *qi* chinois, ce principe pneumatique synonyme d'énergie vitale est un principe originel, divin dans toutes les civilisations, toutes les religions (monothéistes ou animistes), toutes les spiritualités (hindoue, bouddhiste, kabbaliste, soufie, etc.) Que devient donc l'âme

quand le souffle naturel disparaît et que la conscience s'absente ? Le patient est-il capable de pensée ? de vie onirique ? Mystère.

Par ailleurs, thaumaturgique dans la lignée des plus anciens médecins de l'humanité qui possédaient des pouvoirs divins (d'Imhotep l'Égyptien au Grec Hippocrate) le médecin-réanimateur ravive toutes sortes de figures mythiques. Au croisement de Faust et de Don Juan, il affronte la mort et la nie. Redonne vie à qui est en train de la perdre ou l'a perdue. Contredit la nature et la dépasse, détenteur du pouvoir colossal de *ressusciter*¹ - à l'instar d'Asclépios, dieu grec de la médecine foudroyé par Zeus qui trouvait ce pouvoir exorbitant trop subversif, mais aussi de Dieu ramenant Lazare à la vie.

Tel Orphée, le réanimateur est aussi l'homme qui à chaque instant descend aux Enfers pour ramener des chariots d'Eurydice. Une empreinte mythologique que l'on retrouve jusque dans l'éloquent nom d'Osiris, ce dieu égyptien ressuscité par le souffle de son épouse et désignant, dans les hôpitaux français, le ventilateur transportable accompagnant les « réanimés » quand ils doivent être emmenés dans d'autres services d'examen... Pour ne rien dire des images que le service convoque à travers tous ces corps allongés : gisants des cathédrales, Christs morts, etc.

C'est ainsi qu'au comble de la biologisation - voire de l'animalisation – de l'espèce humaine, la réanimation, en « décollant » vers d'autres représentations symboliques, ne cesse de convoquer la question de l'essence de l'homme et la vocation humaniste de la médecine.

¹ Du latin *resurgere*, qui signifie “se relever”, “retourner de la mort à la vie”, ressusciter se traduit en anglais par *ressuscitation*, l'équivalent du mot français « réanimation ».

--

Cécile Guilbert,